

## L'oeil dans le martini

François Hébert

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

Façon de lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31972ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1991). L'oeil dans le martini. *Liberté*, 33(1), 28–32.

FRANÇOIS HÉBERT

## L'ŒIL DANS LE MARTINI

Pas le mien, non! Attendez! Je vais y venir, lisez! Moi, je n'aime pas lire. Ne le répétez à personne: on pourrait mal comprendre. Me citer dans les journaux, à la une: «Un professeur d'université avoue ne pas aimer lire!» Et en sous-titre: «Pour un professeur de littérature, c'est un comble», ou bien: «Où allons-nous?», ou bien: «Mettez-le à la porte!»

Quand je dis que je n'aime pas lire, je ne suis pas tout à fait sincère. Une vieille habitude! C'est vrai que je suis assez fatigué de lire, que j'ai lu pas mal de livres. Pas le centième, pas le millième des livres qu'ont lus certains de mes amis, mais enfin! quelques-uns, oui; plusieurs même. Combien pour le seul plaisir? Par désir au départ ou lus avec joie et terminés à regret? Mettons: *L'Énéide*, *Gargantua*, *Tristram Shandy*, *Werther* (jadis), *L'Idiot*, *Look Homeward Angel*, *La Nausée* (une erreur de jeunesse), *Le Ciel de Québec*, *Ces enfants de ma vie*, d'autres. Cela n'intéresse que moi. Et mon lecteur peut-être? J'en ai un, je le jure; je l'ai déjà rencontré dans un cocktail.

Lire est-il nécessaire? D'abord, ce n'est pas l'accumulation des lectures qui m'intéresse: la culture ne s'additionne pas, ne progresse jamais. Il y a au contraire tant de choses à désapprendre. Ensuite, je ne lis pas pour me cultiver, pour savoir un tas de choses, pour être au courant, pour pouvoir briller. (Est-ce si sûr?)

À vrai dire, je ne sais pas pourquoi je lis, quand je lis.

Je lis pour apprendre pourquoi je lis, voilà! J'écris comme ça aussi, pour savoir pourquoi j'écris.

Des fois, oui, je sais pourquoi je lis. Mais alors, je crois que je lis pour de mauvaises raisons. Nuançons: pour des raisons relativement mauvaises. Je ne lis pas *bien* quand je suis un lecteur à gages, payé pour ce boulot par l'université, la radio ou une maison d'édition. Je lis bien quand je lis comme je mange. (Quand je mange bien...) Ou comme je prendrais un (bon) médicament ou un verre de (bon) vin.

À moi qui ne sais rien, vraiment rien, on croirait que lire devrait apprendre des choses. Mais non! Plus ça va, moins je sais le peu que je croyais savoir. Plus je lis, moins je comprends. Quand c'est simple, je complique. Les poèmes par exemple. Les poètes sont hypocrites comme les architectes: on ne sait jamais où ils ont mis les fils, les tuyaux, la laine minérale. Quand c'est compliqué, ça ne m'intéresse pas trop. Tous ces chemins qui ne mènent nulle part! Ça dépend de la nature de la complexité. Bergerac (Cyrano de, l'écrivain, pas le fameux nez) m'illumine. Sartre obscurcit tout. Avec les néons qui m'entourent, qu'ai-je besoin des lumières du dix-huitième siècle! Je n'ai pas l'esprit encyclopédique.

La seule mémoire que j'ai, ou que je veux avoir, c'est la plus difficile. C'est la mémoire du présent, la mémoire vivante. Cette mémoire est chiffrée. Elle est pour ainsi dire perpendiculaire au temps. Elle est inexplicable, incompréhensible, je le crains. J'en ai parfois des échos; elle me fait signe. C'est la mémoire des dieux que les Anciens appelaient Mnémosyne; Zeus la fécondait et vous étiez inspiré! L'histoire des Muses, cela fait sens pour moi. Je lis pour être inspiré. Je lis quand je suis inspiré, quand lire m'inspire.

Il y a des livres que j'ai achetés depuis longtemps et que je n'ai pas encore ouverts. Le moment n'est pas venu. Il ne viendra peut-être jamais. Ce n'est pas grave. Il ne faut pas lire ce qu'on n'a pas envie ou besoin (personnellement)

de lire. Tout l'enseignement de la littérature est à revoir; il faudrait savoir à qui on a affaire avant de conseiller de lire tel ou tel livre. Utopique, je sais. Et puis comment savoir si un livre n'est pas pour soi, si on n'y a jamais ne serait-ce que jeté un coup d'œil?

Le pire, ce serait d'avoir envie de lire un livre qu'on n'a pas, dont on ne connaît ni le titre, ni l'éditeur, ni le nom de l'auteur, ni le genre, ni l'époque où il aurait été écrit, dont on ne sait même pas s'il existe! Il ne reste plus qu'à l'écrire.

On peut rêver d'une bibliothèque idéale (pas à la Pivot, non merci! plutôt à la Borges) dans laquelle se trouverait un livre particulier pour chaque individu dans chaque circonstance de sa vie. À défaut d'un tel livre, un vers m'irait. Un seul mot ferait l'affaire. Une onomatopée! Ommm! Ugh! Zoom! Pffft! Une note de musique, une ligne, une couleur. Un caillou sculpté par un ruisseau.

En principe, les romans m'écoeurent. Qui sont tous ces héros qui veulent que je me prenne pour eux? Se prennent-ils pour des vivants, pour des gens comme vous et moi? N'avons-nous pas assez de notre vie à vivre? Qu'est-ce qui leur prend? J'ai dit «en principe». Parce que je me fais souvent avoir. Avec ma propre complicité, il est vrai. Je me quitte, j'entre dans la peau d'un personnage. Pas dans la fille de Caleb, oh non! Ce n'est pas que je ne la respecte pas. Mais je la *détruirais*.

Je suis un être corrompu, j'ai lu nombre de maudits. Des démons murmurent en moi: Villon, Rimbaud, Céline, Ducharme, etc. Est-ce moi qui lis, ou eux via moi? Ils me guident à tout le moins, s'ils ne m'égarèrent.

Je lis comme ça, mal sans doute. Du coq à l'âne, en passant par toutes mes bêtes. Désolé, mais c'est moi. Un lecteur objectif, ça n'existe pas. (Cette dernière affirmation est parfaitement objective, mais personne ne la comprend.)

Le dernier personnage dans la peau duquel je me suis mis s'appelait Perruche. S'appelle encore comme ça. Elle

est la femme du héros, un petit trafiquant de diamants. Dans sa peau, ai-je dit? Plus précisément dans son œil. Mon admission a-t-elle été facilitée par le fait que la Perruche en question venait de le perdre, son œil, et qu'il était en quelque sorte libre, vacant, à louer? Elle se l'est fait arracher par un certain Tinodi, un méchant à côté de qui le Ratablavatski de Beauchemin est un enfant de cœur. Et je le revois, l'œil. Il flotte dans le martini du monsieur. Ce Tinodi est un truand qui règne sur le quartier Parc Extension, à Montréal, dans le roman de Trevor Ferguson, *Onyx John* (Roseau, 1990). Tinodi porte le martini à ses lèvres, le martini avec l'œil de Perruche dedans. Va-t-il sucer l'œil comme un glaçon? Il le gobe! Oui, oui, c'est écrit! Comme une huître! C'est moi qui le dis, ça.

C'est dans ce roman que l'alchimiste Fulcanelli fait une ou deux apparitions. Ça tombe bien, j'ai lu *Les Demeures philosophales*. C'est un autre auteur qui m'a initié à Fulcanelli. C'est Robert Marteau. Qui l'avait été, lui, par Canselet, je crois. J'ai rencontré Marteau après avoir lu son roman *Pentecôte*. D'un livre l'autre.

Je mêle tout, je sais. Le réel, les lectures. Les vifs, les fictifs. S'il n'y avait que les livres! Ou que la vie! La politique, ma vie personnelle se recoupe. Tout se rejoint. Bien entendu, c'est confondant.

Tout ce que je lis me touche. Je suis extrêmement inflammable, influençable.

J'essaie de lire seulement ce dont je crois que je vais me souvenir, ce que je n'arriverai pas à oublier. Me reste la plus belle scène du roman de Jean Marcel *Hypatie ou la fin des dieux* (Leméac, 1989): on entend des rires d'enfants qu'on ne voit pas, que le narrateur compare à un buisson ardent. Ça m'a frappé. J'aurais lu seulement ça de son livre que j'en saurais un immense gré à l'auteur.

Outre moi, il ne reste pas grand-chose de toutes mes lectures. Aujourd'hui, à l'instant: un œil dans un martini. Si je me fouille un peu le cerveau, surgissent un châtié de

Dante... «Un corbeau bleu» de Jacques Brault qui «débouche dans son cri»... Des morceaux choisis. Mieux, ce sont ces morceaux qui me choisissent. Tout cela me fait. Et me fait écrire. Parce que personne n'a encore écrit le livre qui m'irait parfaitement. Allez-y! Mais vous n'écrirez pas pour moi seul, bien sûr! Pour vous seul? Non plus. Ce qui est certain, c'est qu'on lit pour soi seul.

Bref, vous le voyez, je ne déteste pas lire. D'une certaine façon. J'épie. Tous ces petits riens qui structurent un style, conjonctions, assonances et autres détails, je les observe comme un voyeur, un maniaque, un voleur! Prenez cet article, relisez le titre: j'arnaque! Je ne saurais réclamer un droit d'auteur en l'occurrence, tout au plus un droit de passage. Lire, c'est ça: c'est passer sur le corps de l'auteur, c'est un acte de vandalisme que les gouvernements réprimeraient mieux s'ils le connaissaient un peu. Soyons tranquilles: ça n'arrivera pas. Puis-je vous offrir un petit martini?

J'écris aussi pour apprendre à lire. Je me donne jusqu'à ma mort pour y parvenir. Je ne suis pas très avancé; j'en suis encore à la lettre *a* et elle demeure passablement obscure. J'ai un semblable blocage en mathématiques: je ne comprends pas le chiffre 1. Je me console à l'idée qu'après le *a* et le 1, ça devrait être plus facile, parce qu'on tombe dans les quantités. C'est en faisant mes petites fables que j'ai découvert La Fontaine. Que je l'ai fait mien, je veux dire. Ou mieux, qu'il m'a fait sien. La lecture est une plaque tournante, un diamant, l'œil d'une femme. Lisez ça comme vous voudrez.

Le temps va s'arrêter, l'espace s'ouvrir! Je suis le grain de sable immobilisé dans l'abouchement du sablier et qui ne monte ni ne descend! Que vois-je?